

David Mus

## La langue sans défense

Liaison — elle était là, en attente, en silence d'éveil, d'accueil, avant tout mot dit — s'établit. Sur le point de se déprendre de leur clôtüre réitérée des lèvres l'ont savouré, le mot amical ; et dès avant la réponse — mais réponse est faite : un geste, mettons, appuyant l'accueil pressenti ; tressaillement où la vibration de l'accord nous gagne, ou le mot en réplique, *Salut !* ne fût-ce l'écho des murs nus — une entente se constitue parole. Voilà, et avant qu'on s'en aperçoive, que notre réel — réel et fraternel, conjointement — est dit. L'ami a un nom, le monde a une parole, qui n'est pas le monde mais le constitue, à chaque fois qu'on se tend, muet ou en silence de suite rompu, vers elle ; qui à l'entretemps subsiste, nous détermine, nous libère pour la prochaine prise de langue et une nouvelle plongée régénératrice dans le silence de garde. Tout un : monde, silence, parole, entente suivie, qu'on choisisse d'y adhérer tacitement ou de toutes ses forces l'approfondir, y pénétrant plus avant, qu'on s'y refuse, l'écartant ou s'en écartant, par l'infraction se faisant violence, le même, du coup : tout un.

D'où provient alors — aujourd'hui, le nôtre — notre inquiétude ? Si inquiétude a toujours été le propre des êtres qui se parlent ici. De nos jours neuve, à ce qu'il paraît. Sur le fondement de notre entente, inquiets, nous nous sommes toujours interrogés, et notre univers en tant qu'un, silence, parole, liaison, suite, inquiétude. Dans la corde une tension, vitale, forcément, est subie ; plusieurs en fait, par exemple celle qui nous tend vers la parole là où nous pourrions, se peut-il, nous taire. Ou la crainte que la corde ne rompe, comme le fera toute entente, pour l'individu, fatalement et, pour l'ensemble, localement. D'où l'angoisse qu'on connaît : crainte que notre crainte ne se réalise au prochain tournant, peur d'avoir à avoir une peur encore inconnue, ce nœud à la gorge. Ou bien — mieux connue quoique moins familière — l'inquiétude qui a appris à se calmer par d'abstruses affabulations, soupçon infus, qui s'explicite périodiquement, qu'une disproportion ou inadéquation préside à la liaison dès l'origine, que, prépondérance accablante, elle risque de tirer l'une des parties vers l'effondrement et jusqu'à l'anéantissement. Ce vertige séculaire, d'apocalypse, nous le connaissons à notre façon aujourd'hui.

Aujourd'hui — le mot le dit presque — se répand une inquiétude, comment dire ? irréductible. On dirait qu'un nerf a été tranché. Dire cela en prose est entreprise si ardue qu'il augmente le trouble qu'il prétend nommer. On recourrait presque aux interjections de bande dessinée pour enfants : Ouf ! Paff ! Pan ! Car — on le pressent, on l'énonce même, et non sans un ébahissement enfantin — aurait été tranché le fil qui rattachait notre aujourd'hui à celui des autres, ceux qui sont ailleurs et ceux qui ont été ici, dans notre réel, attentifs à son surgissement, autrefois. Deux des composants du fil tranché s'appellent *communauté* et *continuité* ; et ces deux mots nomment, en les plaçant haut, deux axes du réel global qui nous soutient lorsque nous soutenons qu'ils ne sont plus. Ouf ! Au lieu de jeter ce cri, au lieu de faire face, muets, tel est le trouble que nous préférons recourir aux circonlocutions imagées, *béance*, *gouffre*, *faille*, *abîme*, qui rassurent, provisoirement, géologiquement.

Les termes communauté et continuité — et tradition, réel, chaleur, entente, liaison — n'ont pas encore pris une telle pâleur qu'on puisse franchement prendre le deuil en s'en servant, mettre le masque de l'ironie ou faire la moue dédaigneuse. Pourtant quelque mal — dont témoignent en liaison notre trouble et celui de notre parole — les aura sûrement atteints : ils tremblent. Sommes-nous pour autant en dehors de l'histoire — de la leur — ou bien dans une nouvelle époque de celle-ci, de la sorte dont l'histoire est, à notre idée, l'enchaînement ? Ou bien, vivons-nous un moment unique, d'une sorte jamais vécue, qui fait époque ? Une histoire nouvelle — dont une telle contradiction dans les termes serait l'emblème — commence-t-elle avec *nous* ? Sans liaison sinon la rupture ? le porte-à-faux constituant notre nouvel et global équilibre ? est-ce à craindre ?

Craignons plutôt, pour le présent, que nos propres commentaires, reportages ou critiques, la complaisance rendant volubile, n'avivent de craintes fausses par mégarde, en s'efforçant d'apaiser les vraies par des réponses toutes faites. La langue de l'analyse, elle, sera peu apte à répondre de sitôt, engoncée dans la procédure, éblouie par le résultat acquis, réticente à faire fond sur sa faiblesse afin de sonder son infirmité. L'actuelle hégémonie de l'analyse, qui règne avant de diviser, est elle-même un signe du trouble, dans la liaison, dont notre langue, à chaque moment, nous parle. Nous ferons-nous faute d'entendre d'abord les témoins, et jusqu'au bout ? d'épuiser les ressources de notre langue à capter, écouter, puis nommer son propre désarroi vivant, avant d'achever de le disséquer ? En tant que témoins privilégiés, nous voici donc : nous-mêmes et notre parole ; en liaison liés, en équivoque. Voilà le nœud : qu'on le touche du doigt, on ne saura le défaire, d'autant que l'équivoque uni qu'il était devient litigieux. L'équivoque régit désormais la liaison en malentendu, l'ayant constitué en transparence. De là, du malentendu, viendrait notre inquiétude ? tous deux ne sont-ils pas plutôt les signes d'un abîme autrement redoutable qui s'ouvre à nos pieds : un mépris généralisé de la parole ? loin, en l'occurrence, de la méfiance salutaire — réforme, doute, révolte, émancipation — qui a marqué d'autres périodes. Nous aujourd'hui et notre parole, deux malentendus qui s'entendent mal, engendrant le mépris, une fois perdu le fil qui nous reliait au passé ?

Prendre par nous pour rejoindre la parole : l'inverse serait — devrait être — envisageable ; sera bientôt la seule voie praticable, tellement nous nous perdons de vue. Pour l'heure, *nous* paraît toujours — fiction aveuglement entretenue — assembler vivants et morts dans un seul *nous* d'ici, à demeure, depuis qu'il y a

langue — argile et pierre, rues et murs, sillons et haies, couleurs et écrits — qui se parle. *Nous* indique aussi ces Français, ces Européens, cette fraction de lettrés qui se sentent engagés par de tels liens. *Nous* au premier chef c'est moi-même, lié aux autres, à mon passé, au nôtre, à leur liaison qui me sous-tend, qui m'a appris cette langue et me permet brièvement de parler à d'autres de nos soucis. Je témoignerai pour nous, comme toujours ce fut le cas et même, chez nous, la pratique fière, d'abord dans l'anonymat, récemment au titre d'un sacerdoce. Dans ces lignes, un passé sera présent, quelque mal que j'en dise ; une histoire, étant donné la liaison qu'effectue la parole, qui est histoire.

Voici, au fait, une histoire bien à nous : l'art est histoire, l'art d'étudier l'histoire s'appelle histoire. Parfois surgit un art nouveau, mais l'*art* est pour nous un terme plongé, avec ce qu'il nomme — jusqu'au cou, si la tête émerge — dans le passé, ses arts, la force, l'adresse et la conscience qui les transmettent, en les transformant, par un effort de dépassement continu propre à nous et à nos traditions : c'est notre art des traditions. Tout artiste sérieux, s'il fait cela, sait ceci : à l'origine histoire veut dire investigation. L'*art pour* nous, qui est pour *nous* déterminé historiquement, aura toujours — à côté de ses autres fonctions, naguère prépondérantes — investigué. Avec la prééminence croissante du témoin individuel, sorti de l'anonymat, avec la prédominance de plus en plus marquée, à présent criarde, de la poussée innovatrice, s'affirme de même la fonction investigatrice de l'art, épaulée par les prestiges de la « recherche », dans ses nouvelles acceptions.

Or une communauté — centrée sur un art, saturé d'histoire, de vivre sa relation au réel — il y a eu. Avec le monde de son réel elle signait un contrat verbal, et l'observait ; quoique certaines clauses se soient montrées cruelles, elle agissait comme si l'inégale répartition des richesses de culture mettait en valeur leur riche diversité plutôt que leur rareté et leur vocation de puissance. Combien de grands lettrés citadins ont dû envier la solide culture des pauvres, campagnards ou provinciaux ; la nostalgie de la vie rurale ne fut rarement qu'une pose... Quoiqu'il en soit de ses tensions internes, manifestes sur le plan économique et social, des angoisses et misères qui l'ont rongée en dessous, la mort en emporte le secret. Cette communauté s'est suicidée au cours de deux guerres dites justement mondiales, et des secousses qui les ont annoncées et suivies. Les obsèques célébrées, on dépose les effets du défunt au musée, on érige des monuments baptisés naïvement historiques, on rédige des mémoriaux, avec onction, avec force larmes de circonstance assorties de regrets sincères et de soulagements inavoués. On refuse de croire au suicide, en se disculpant on l'explique, on se justifie ; on nettoie, puis, avec plus ou moins d'inquiétude et de bonne volonté on se met à la recherche d'un contrat avec un nouveau réel.

C'est nous aussi, nous autres Européens, nous Français ; nous unissent pour l'heure cette inquiétude et cette recherche ; le fait d'habiter un des petits pays industrialisés du nord de l'Europe qui se sont naguère suicidés ; le fait aussi de parler une langue promise à une restriction progressive, peu apte à aborder le réel qui se dessine déjà chez d'autres, trop imprégnée d'histoire, riche en souvenirs, grevée, étreignée même, de regrets et de remords. Cependant, se servant de cette langue on s'interroge, se bornant souvent à « questionner le monde » bien connu par sa fuite précipitée, en espérant renouer avec lui et partant situer un réel inconnu auquel se lier. Cette interrogation assidue, intrépide, constitue l'une des faces de l'inquiétude que suscite notre passé défunt et nous relie à lui. Plus largement

répandu, puisé dans une culpabilité de survivant que nous partageons tous, est le soupçon, parfois le sentiment, rarement mais alors incisive la conviction — autre face de ce qui nous relie encore au passé — que le réel nous échappe fatalement. Le spectre de ce qui nous fuit apparaît : ayant vécu l'agonie du suicide nous concevons ce qui n'est plus le nôtre en tant que figure de ce que nous n'avons pas encore rejoint. Le réel se cache, en réserve quelque part — ailleurs imparfaitement inaccessible — qu'il soit présence ou absence, ou derrière un écran ou à un écart douloureux expérimenté par intermittence si ce n'est par inadvertance. Nous croyons le reconnaître, bien qu'il ne se livre que par figure ou en image. L'artiste seul l'aura approché, et la caméra, au studio. Le passé nous semble l'avoir possédé, au point de s'y confondre ; seul revient à nous le souci de courir après ses simulacres, bien-être, sécurité, information, animation, autant de noms d'emprunt recouvrant une même vision imparfaite de ce dont nous sommes coupés. Moins le rêve que le rêveur, son rêve et le monde du rêve réunis dans une seule entente : telle est la fiction d'un *nous* sinon impossible du moins aussi loin que possible d'un âge d'or rêvé mythiquement aux origines d'une culture qui s'est distinguée par une fin si monstrueuse. Puisque le réel n'est pas nous, nous n'y aborderons qu'en conquérant ; il ne peut que se figurer, notre langue se le donne pour tâche. Nous acceptons que le genre de recherche qui prime aujourd'hui résume notre courage et notre désolation. Ce que nous fuyons ainsi, en avant, serait moins le passé, moins le réel qui nous fuit, que la voix du passé devenue notre mauvaise conscience, et le remords, qui nous navre, inavoué, de l'avoir trahi.

J'en viens à moi-même — n'y suis-je déjà, en liaison avec ma parole, plus haut ? — en tant qu'un de nous aujourd'hui, vivant dans une relation inquiète avec ma propre histoire. Or j'ai mis longtemps à apprendre ma langue. D'une part, le temps de scolarité s'étendant démesurément depuis quelques décennies dilue l'enfance dans une vague jeunesse qui, prenant plus de place dans nos vies, gagne en prestige. Je m'applique, je me dissipe, nulle hâte d'entrer dans la vie et les activités des adultes, d'autant que leur monde s'est disgracié et que les survivants se débattent dans un total désarroi parmi les décombres. On entend bien aujourd'hui, et jusqu'à la mort, rester « jeune ». L'homme fait se faisant de plus en plus lentement, péniblement, on n'apprend la langue — à l'exercer, à la sonder et à mettre en œuvre ses ressources, parmi ses collègues, dans son rôle de citoyen, de voisin, de père de famille — qu'au moment où l'on n'est plus au contact de son enfance.

Or l'enfance est justement cette époque de la vie où la langue se recrée, nous crée et — en même temps, en ensemble, en liaison — fonde la possibilité et le vouloir d'effectuer cette liaison au réel qui devient réelle dans la parole exercée. La langue prend possession de nous ; jamais, par la suite, nous ne serons si près de la dominer. Son essor ne se distingue guère de la danse, du chant, du jeu, du cri, des mille frottements et frissons qui traduisent ce qu'a le réel de trépidant, de capiteux, de liant — c'est, au vif, son innocence — dont l'enfant jouit en plein et, pour un temps, apparemment, sans arrière-pensée. L'école aura pour première tâche de lui arracher cette langue, d'y substituer une autre plus posée — rangée sur les bancs, l'usuelle, l'affable, la convenue — celle, à la fois crispée et relâchée, que parlent déjà les autres sans le savoir ; celle qui est censée nous mettre en contact, à la fin, avec leur réel et, chemin faisant, avec les richesses de la langue d'autrefois. Cet arrachement à la première langue est douloureux : le sait tout enseignant qui assiste à l'heure de « récréation » ; le sait aussi celui qui

— comme tout le monde autrefois, comme certains encore à Naples, à Hambourg, à Zurich, dans le nord de l'Angleterre paraît-il — aura parlé un dialecte avant d'apprendre la langue nationale. Le sait enfin celui qui s'est évertué à maîtriser une langue étrangère après l'âge de douze ans.

Hostile à son enfance, la langue de l'école ne cadre ni avec l'expérience ni avec l'attente du jeune ; son réel se développe en parallèle, au-dehors, au mieux. Quelle est sa surprise en découvrant, plus tard, que cette langue substituée à sa maternelle ne l'aidera qu'assez peu à évoluer parmi ses collègues, voisins et compatriotes. L'apprentissage comme mode d'enseignement et d'insertion étant disparu de nos pratiques — mais il n'y a plus de corps de métier à transmettre leur art de cette manière de toujours — l'entrée dans un métier se fait d'un coup, c'est l'embauche, et requiert qu'on apprenne d'un coup la langue du travail qui s'y dessine. A nouveau il faudra, au jeune, désapprendre pour vivre. Chaque étape lui étant présentée par le rituel comme par la langue à laquelle il accède comme un progrès commun fait de triomphes personnels, c'est bien plus tard qu'il s'en rendra compte : sa longue marche vers le réel de l'adulte n'aura été qu'une série concertée de fausses manœuvres.

Avant de vivre le reniement décisif, dans les faits, de cette interminable préparation pour... le reniement... s'interposent peut-être quelques voyages : m'initiant aux paysages, aux langues, aux mœurs lointains, ils ravivent l'apport d'une première jeunesse où mots et choses s'étreignaient, se découvrant mutuellement dans le risque allégrement couru. Et le régiment : du moins y refléurit un moment, dans une verdure sinistre — faisant corps avec les jeux et les exercices en plein air, la camaraderie — la langue de mon enfance. Je découvre ensuite, rapidement, mon inadaptation saugrenue au vivre pour lequel j'aurai été si longuement préparé. Le régime adulte n'avait ni le temps ni la place ni l'adresse de m'incorporer ; par conséquent j'ai été relégué, casé, à l'école, pendant les quelque quinze ans où le ferment de ma jeunesse aurait pu déranger voire défier le système en vigueur. Mais relégué je suis toujours ! à des tâches dérisoires, à des corvées de routine, que n'importe qui ferait aussi bien sinon mieux que ce jeune diplômé. Inquiétude, écœurement, colère, désarroi : ayant à me libérer pour déployer ici verve et vigueur, je cherche déjà un ailleurs, tout en me soumettant, il le faut bien, à la servitude humiliante qu'est l'attente d'un avancement.

En attendant, je n'ai pas voix au chapitre, les décisions sont prises en haut et en comité, puis rédigées dans une langue qui, destinée à personne, n'appartient à personne. Pire, je découvre que ma voix, ne comptant pas, ne porte pas non plus : voisins et collègues, même parmi mes contemporains, entendent à peine mon accent, ne perçoivent point le caractère distinct que mon appropriation de la langue — le timbre de mon vécu — aura imprimé, inconfondible pourtant, à ma parole, là où son relief aurait pu apporter à l'entente de base ma minime contribution, soit ma différence. L'entente s'assurant par nivellement, codes et modes régissent les comportements linguistiques aussi strictement que les vestimentaires.

Un autre ressort, une autre voie que flèche une autre dynamique, de toute urgence ! Je recense mes biens, mes chances, mes filières, mes appuis. Et au premier chef, les forces, inentamées par la réclusion scolaire, qui me proviennent de ce qui se dessine, pour la première fois, comme mon histoire. Une certaine indépendance d'esprit ; de la confiance, moins en moi-même, aujourd'hui humilié, qu'en mon ressort, ma capacité d'oser reculer et sauter ; une étonnante force

d'empressement, impatient de me rattraper, prêt à brûler les étapes et les ponts, au besoin à faire demi-tour afin d'aller de l'avant. Si l'issue de mes études me convainc que tout est à reprendre, l'école n'a guère infirmé mon goût pour l'étude, ma capacité de m'astreindre aux rudiments de ce qu'à l'évidence il me faut apprendre sans plus tarder.

En dernier lieu j'ai — mais dominant tout le reste — ma langue : vaquer à tout, m'évoluant intimement avec elle, la main dans la main, est ma réjouissance dès l'éveil de chaque jour. Là je me retrouve ; avec d'autant plus de mobilité que l'école m'aura, du moins cela, ouvert l'émerveillement de la pluralité des langues, mortes et vivantes, laissant entrevoir leur divers registres, leurs pouvoirs prodigieux : narrer, concevoir, inventer, peindre, discipliner ; leurs dons pour le précis et aussi pour le vague, pour la couleur émotive, rhétorique, polémique, hortatoire — tous pouvant au souhait s'écarter du réel en d'envolées fantasques ou, à l'inverse, s'y plonger pour le creuser et s'enrichir. La langue s'offre comme l'ailleurs au centre — un moi, non, une patrie, non ; j'avais par trop nettement conscience d'être venu là en visiteur — et loin de constituer un univers en alternatif au passionnel réfléchi, à la pensée prise en charge par les muscles, au flux et reflux de l'indéniable — c'est elle, m'ayant hanté dès le début, depuis un en-deçà irisé et nerveux, c'est elle qui intègre pour régir le vécu. Jusque dans les pâles parages du convenu où je navigue pour gagner une vie dont je ne veux pas, elle s'élève, impétueuse, pour tout asseoir, à ses moments, du moins tout garantir ; quitte à d'autres moments à mordre, à griffer, à déchirer et à se déchirer, là où je ne suis pas à sa hauteur.

Tout ce que nous avons et savons est imbu de parole ; même ce qui nous ignore et nous désavoue, avançant en saillie jusqu'au cœur de l'habité, tout en y restant sourd, connaît l'écho de notre appel. Mais notre parole n'est pas toujours au fait, elle tend, entre les mains des habiles ou des malhabiles, des étourdis, des désinvoltes que nous sommes, à glisser vers d'infimes vacuités, à s'enfler de nul, d'invécu, de stérile et de stérilisant, jusqu'à trahir notre complicité. Autour de moi, la vie littéraire est harcelée par le commerce, la contention, la comédie ; les poètes se tiendraient-ils à couvert de ces risques, au risque de s'isoler ? Car sans un désintéressement exemplaire, ils ne sauraient exercer, comme j'y aspire, la parole plénière, de maintien intègre. Tels, morts au passé, ne veulent pas savoir ce qu'ils font si énergiquement ; tels autres, se révoltant, prétendent, témérairement, tout recommencer à zéro. Pour ma part, me voilà seul avec ma langue et notre accord impératif, éprouvant. Et en plus, dès que je m'y exerce, me trouvant à devoir nager contre les courants qui, dans notre langue, dans son histoire récente et la mienne, l'emportent comme contre son gré à l'hébétude, à l'imbécillité et l'impotence, au frétillement et à la titillation, posture, imposture et décor. Parmi mes contemporains, peu parviennent à vivre selon la parole impérative ; peu donc avec qui nouer le dialogue urgent. Atteint moi-même du mal, je ne repère aux époques passées que quelques vivants, œuvres et voix alertes, comme soustraites elles-mêmes à la continuité et à la communauté. Ayant perdu le fil moi-même, celui auquel d'autres tenaient si fermement m'échappe aussi bien.

On le voit, maints traits de mon histoire, telle que je l'esquisse, recourent celle de nous aujourd'hui ; le contraire serait surprenant. L'histoire de la poésie à notre époque — si de tels mots conviennent au sujet d'un spasme — offre-t-elle une version plus éclairante de nos dilemmes ? La poésie, prenant la parole, déposera pour elle ; si son témoignage sera précieux, en fait déterminant, la raison tient en peu

de mots. La poésie est le plus haut des arts de la parole, la parole est le plus haut des arts de l'homme. Dès le début — relisez les premiers vers de l'*Illiade* — la poésie s'est vue chargée de la gouverne de notre réel, du moment qu'il se constitue effectif dans la parole et dans la liaison qui reparaît à chaque résurgence du dire alerte, se maintenant intacte au cours de — au moyen de — la transformation incessante qui est tout ce que nous avons et savons du vivre. La gouverne : parfois la conduite, rarement la tutelle, toujours la surveillance fière. Elle incarne, en lui donnant forme, la conscience la plus sévère, constamment aux alarmes, de ce que nous devenons et valons au cours de la gérance — qui à l'évidence ne revient pas à cette conscience — du réel continu et communautaire.

Or, depuis peu cette charge a été retirée à la poésie ; ni à un moment précis, que nous sachions, ni par un acte d'arbitraire, ni par un long déclin vers la déchéance, ni par un travail de sape. Si tant est que son pouvoir reste intact, et sa mission perçue, par un formidable glissement du terrain le fondement de son autorité, le matériau même de son emprise, les conditions de son exercice se sont dérobés. La laissant suspendue, provisoirement ou pour toujours ? une parole en l'air, fastueuse, incisive, inopérante... La Poésie jouit encore de prestige et de respect — mais abstraits, comme ceux d'une monarchie déchuë, anachronique, ou bien d'une divinité factice créée pour satisfaire aux besoins d'un culte superstitieux. Cette poésie-là n'a rien à voir avec celle qui s'écrit — au chagrin des uns, au scandale des autres — encore moins avec celle qui, autrefois, veillait et surveillait son domaine. A la fois cause, effet et symptôme de ce bouleversement, est le fait qu'aucune langue ne constitue aujourd'hui le point de rassemblement d'un peuple. La désuétude du mot *peuple* dans cet emploi le dit rondement.

Reprenons donc les vieux termes, ces figures auxquelles, pendant si longtemps, nous nous sommes reconnus. La terre n'a plus la parole, la parole n'a plus de terre où s'enraciner, germer, fleurir et porter ses fruits. Tranchons le mot : la terre lui a été retirée. Une civilisation sortie de terre, en retour se vouant et se confiant à elle, à demeure ici depuis le néolithique, a pris fin. Est-ce à dire que la poésie prend fin — l'inquiétude resurgit, redouble — et sinon, qui pourra lui redonner assise ? Où la cultiver ? La moisson de crimes marquant le suicide collectif nous a laissés, survivants, sur des terres écorchées, dans lesquelles, pour les travailler, nous ne retournerons pas de sitôt.

Or notre langage topologique est à double face. Les termes de *terre, lieu, espace où...* situent à la fois l'étendue et l'existence, sur le cadastre et dans l'entente, la liaison au préalable, qui nous a permis de dresser en paroles le plan de l'habité. Aujourd'hui ces deux faces ont pris congé l'une de l'autre, dans un accès de férocité — il fallait cela sans doute pour réaliser un tel arrachement — voulue par plusieurs, acceptée par presque tous, mécaniquement exterminatrice, sévissant sur une échelle — et l'échelle compte — suffisamment inouïe. La liaison qu'effectue la parole n'a cure des seules dimensions et du volume selon l'étendue mesurable ; pour sa part, la poésie était là avant Euclide, avant Newton et Einstein aussi. Le près et le loin ont une portée autre pour sa métrique ; sa page connaît une autre version du large, du profond, du chaud, du rapide — et nous, pour qui le soleil s'obstine à se lever et se coucher. L'ici mord sa queue, absent et présent, maintenant et toujours sont à fleur de peau : sur nos lèvres, dans nos oreilles, sous nos yeux, d'une façon globale qui retourne sur nous l'échelle planétaire. La poésie — telle que nous l'avons pratiquée — s'associe au réel à l'exemple de l'enfant,

la liaison s'établit là où fait et dit s'unissent dans un surgissement d'entente ouverte vers le prochain, vers l'avenir — mais non à son instar ; responsable, ardeur et rigueur du verbe, elle sera le fait de l'homme fait, dans la plénitude de sa conscience et de ses forces en crue, augmentées par la force d'une tradition à laquelle il persiste à adhérer, et par celle d'un souffle autre. L'enfantillage et l'infantilisme sont des fléaux dans les arts comme ailleurs, où rien n'est simple — sinon la face, qui se détourne, de l'obscur total. Le regard pré-euclidien de la parole embrasse tous les registres de notre réel, jusqu'aux échafaudages conceptuels les plus hardis, dès qu'ils font intersection avec le vécu. L'espace sans l'homme, le vide irrespirable, la terre évacuée — une poésie saura bien les dire, saura-t-elle en faire son habitat ?

Exilée de notre terre, la sienne — parole désormais en l'air — coupée de son passé, la poésie semble devoir errer, s'héberger en nous, chez soi, ponctuellement, personne par personne, point par point et par intermittence, dans le courant d'une hésitation ; mais alors faisant apparition, comme toujours, fulgurante. La langue ne pourra désormais l'aider à retrouver une permanence ; son tissu a été déchiré par les mêmes violences qui lui ont enlevé la terre. Le vieux mariage de la langue parlée et la langue écrite s'était soldé par un régime de séparation à l'amiable ; aujourd'hui le divorce paraît consommé, avec ressentiment et mutuelle incompréhension. La langue écrite — et la langue de circonstance, officielle — se stylise bizarrement en vue d'utilisations et de publics variés, s'encroûte de formules, se gonfle de néologismes, de jargons, de baragouinages ; entre adeptes d'une même spécialité, est-il devenu courant de dire, on se démêle difficilement. D'autre part la langue parlée devient un magma fluant, vivant au jour le jour, secouant son hébétude le temps de capter, de fixer, puis de rejeter, le dernier mot d'ordre diffusé par les ténors de l'heure. Le parler populaire, naguère le plus conservateur, pratiquement inamovible, garant de la tenue de notre parole et de son enracinement, est devenu le plus oublié et perfide, tournant le dos à son ancienne et noble vocation.

Toutes deux, langue écrite et langue parlée, tombent sous le régime de l'arbitraire, et là précisément où l'on tente d'imposer une vue prescriptive de l'usage. On ne sait d'instinct ni ce qui est d'usage ni quelles libertés on est libre de prendre. Bref la langue, aux abois, sans défense, est sans défenseur, et peu lui en chaut : comment la poésie y élirait-elle domicile ? Qu'elle se conforme à la langue parlée, elle se prive de la rigueur, la densité, la clarté multiple, qui donnent sa valeur à l'écrit. Prendre sur elle l'apport des spécialités nouvelles, c'est sacrifier la vigueur directe, la spontanéité, la vraisemblance, à une volontaire recherche linguistique et conceptuelle. Le passé, dans son esprit tenacement innovateur, surveillé, transmis, rénové par la poésie, fut le gage et le recours de la langue en marche ; aujourd'hui elle est à la merci de toutes les forces qui en veulent à la parole plénière. Est-ce merveille si le poète — doué pour l'inquiétude, prenant en gré sa solitude, mais à qui l'isolement répugne — cède aux attraits des divers prosaïsmes, d'une part, de l'autre aux charmes de l'enflure élégiaque et melliflue ? si, contraint de tenir un rôle, il se donne le beau ?

En poésie — qui ne le sait pas ? — on traverse des montagnes et des décennies en deux vers sans céder au vertige. C'est notre pouvoir, qu'a intact l'enfant, d'entrer par la peau dans le balancement, la fuite, la clameur des choses, sorte de danse ou de rythmique innée qui est notre accès à l'entente acquise. Ce pouvoir par néces-



sité — par les aveugles occupations, habitudes et préjugés de la vie adulte — aura été d'abord obscurci, puis occulté. Pourtant il persiste et parfois insiste, là où nous nous sommes, nous et le réel, rejoints. La langue sans défense : quel pouvoir la défendra à l'avenir, sinon le nôtre, ponctuellement, à la faveur de quelques retrouvailles ? L'art est d'un fond généreux, si, à notre étonnement ingénu, d'autres motifs viennent souvent l'accaparer ; il promeut des échanges généreux, parmi ceux qui l'aiment et qui parlent de lui dans cet esprit. Lors de nos entretiens chaleureux, sous son égide, la langue sera défendue et — qui sait ? — le courant passera à d'autres comme il passe des montagnes en poésie. *Nous*, en dernier lieu — aurai-je tardé à le dire ? — c'est les deux interlocuteurs que voici, en l'occurrence vous et moi, cher lecteur.

Là où l'entente acquise préside, dès l'abord elle fait pièce à une habitude invétérée et apparemment inéradicable de la conversation, même la plus fraternelle : lorsqu'une divergence se fait jour, d'opinions, d'information, de « point de vue », on ne se prive pas d'y voir une opposition, de courir par devoir réduire la position de l'autre et, d'urgence, le ramener à la nôtre, c'est-à-dire à la raison. Cependant la liaison secourable primant, chaque désaccord devient une raison de s'entendre, à peu de frais ; chez d'amis convaincus, les divergences seront des parallèles, le train marche sur deux rails, chaque point de vue complète, confirme, corrige, bref complémente l'autre. Avec la langue, chez elle, nous serons seuls à deux, un bon moment, afin de parler de l'art strict qui inspire l'art généreux, c'est la poétique.

Le 20 novembre, 1988